

SESSION 2025

**CAPES
CONCOURS EXTERNE
ET CAFEP CORRESPONDANTS**

Section : LETTRES MODERNES

ÉPREUVE ÉCRITE DISCIPLINAIRE APPLIQUÉE

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout autre dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPES de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
E B E	0 2 0 2 E	1 0 2	9 3 1 2

► **Concours externe du CAFEP/CAPES de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
E B F	0 2 0 2 E	1 0 2	9 3 1 2

CORPUS

Textes d'étude

- A – Madame de Lafayette, *La Princesse de Montpensier*, 1662.
 B – Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, livre premier, chapitre V, 1839.

Autres textes et documents

- C – Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal (Perceval)*, (traduit en français moderne par Jacques Ribard, Paris, Honoré Champion, 1997), fin du XII^e siècle.
 D – John William Waterhouse, *La Belle Dame sans merci*, 1893.
 E – Un corpus de phrases.
 F – Deux exercices.
 G – Un écrit d'élève.

QUESTIONS

1 – Sémantique historique (2 points)

Vous étudierez les mots *regarder* (texte B, lignes 1 et 31) et *distinguer* (texte A, lignes 7 et 19) en vous intéressant à leur origine, l'évolution de leur signification et leurs relations sémantiques.

2 – Grammaire (4 points)

Étudiez les adverbes et les locutions adverbiales dans le texte A, de « Les uns disaient » à la fin de l'extrait (lignes 10 à 21), et dans le texte B, du début de l'extrait à « suivant une procession » (lignes 1 à 6).

3 – Étude stylistique (4 points)

Vous proposerez une étude stylistique du texte A, en vous intéressant aux formes et aux enjeux du récit de la rencontre.

4 – Didactique (10 points)*a. Approche de la séquence (4 points)*

Définissez le titre d'une séquence dans laquelle pourraient s'inscrire les textes A, B et C, ainsi que le document D, à destination d'une classe de cinquième. Identifiez, en les justifiant, des objectifs pour la lecture, pour l'écriture, pour l'oral.

b. Proposition didactique (6 points)

En prenant appui sur les documents E, F et G et sur des occurrences qui vous paraissent pertinentes dans l'ensemble du corpus, vous proposerez un ensemble d'activités visant à construire, à consolider et à réinvestir la notion de négation grammaticale avec une classe de cinquième. Justifiez vos choix en explicitant votre démarche.

Texte A

Malgré l'inclination réciproque unissant le duc de Guise et M^{elle} de Mézières dans leur adolescence, la jeune fille a été contrainte par sa famille d'épouser le prince de Montpensier. La scène suivante se déroule trois ans après ce mariage, au printemps 1569, lors de la deuxième guerre de religion. Les troupes, sous le commandement du jeune duc d'Anjou (le futur roi Henri III), accompagné du duc de Guise, sont rassemblées à Loches.

Un jour qu'il revenait à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le duc de Guise, qui se vantait de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour lui servir de guide ; mais, après avoir marché quelque temps, il s'égara et se trouva sur le bord d'une petite rivière qu'il ne reconnut pas lui-même. Toute la troupe fit la guerre au duc de Guise de les avoir si mal conduits, et, étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes princes, ils aperçurent un petit bateau qui était arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'était pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur parut fort belle, habillée magnifiquement, et qui regardait avec attention deux hommes qui pêchaient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes et à tous ceux de leur suite : elle leur parut une chose de roman. Les uns disaient au duc de Guise qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne, les autres qu'après ce qu'avait fait le hasard, il fallait qu'il en devînt amoureux, et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure au bout, ils firent avancer de leurs gens à cheval le plus avant qu'il se put dans la rivière, pour crier à cette dame que c'était monsieur le duc d'Anjou qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était Mme de Montpensier, entendant nommer le duc d'Anjou et ne doutant point à la quantité des gens qu'elle voyait au bord de l'eau que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller de l'autre côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres quoiqu'elle ne l'eût quasi jamais vu, mais elle distingua encore plutôt le duc de Guise. Sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paraître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Montpensier*, 1662.

Texte B

Fabrice Del Dongo, jeune noble milanais épris de grandeur héroïque, a voulu rejoindre Napoléon en 1815. Après avoir été blessé, il se rend à Paris et découvre plusieurs lettres de sa mère, la marquise Del Dongo, et de sa tante, la comtesse Pietranera, qui le pressent de rentrer. En effet, il a été dénoncé comme espion par son frère et doit faire preuve d'une grande prudence. Il arrive de nuit au château de Grianta, au bord du lac de Côme, où il est caché par les deux femmes. Tous trois décident de partir le lendemain à Milan. Au détour d'une route, leur voiture à cheval est soudain arrêtée par des gendarmes, qui croient mettre la main sur le général Fabio Conti et sur sa fille.

Fabrice, qui regardait fort attentivement de tous les côtés, cherchant le moyen de se sauver, vit déboucher d'un petit sentier à travers champs, et arriver sur la grande route, couverte de poussière, une jeune fille de quatorze à quinze ans qui pleurait timidement sous son mouchoir. Elle s'avavançait à pied entre deux gendarmes en uniforme, et, à trois pas derrière elle, aussi entre deux gendarmes, marchait un grand homme sec qui affectait des airs de dignité comme un préfet suivant une procession.

« Où les avez-vous donc trouvés ? » dit le maréchal des logis tout à fait ivre en ce moment.

« Se sauvant à travers champs, et pas plus de passeports que sur la main. »

Le maréchal des logis parut perdre tout à fait la tête ; il avait devant lui cinq prisonniers au lieu de deux qu'il lui fallait. Il s'éloigna de quelques pas, ne laissant qu'un homme pour garder le prisonnier qui faisait de la majesté, et un autre pour empêcher les chevaux d'avancer.

« Reste », dit la comtesse à Fabrice qui déjà avait sauté à terre, « tout va s'arranger. »

On entendit un gendarme s'écrier :

« Qu'importe ! s'ils n'ont pas de passeports, ils sont de bonne prise tout de même. » Le maréchal des logis semblait n'être pas tout à fait aussi décidé : le nom de la comtesse Pietranera lui donnait de l'inquiétude, il avait connu le général, dont il ne savait pas la mort. Le général n'est pas homme à ne pas se venger si j'arrête sa femme mal à propos, se disait-il.

Pendant cette délibération qui fut longue, la comtesse avait lié conversation avec la jeune fille qui était à pied sur la route et dans la poussière à côté de la calèche ; elle avait été frappée de sa beauté.

« Le soleil va vous faire mal, mademoiselle ; ce brave soldat », ajouta-t-elle en parlant au gendarme placé à la tête des chevaux, « vous permettra bien de monter en calèche. »

Fabrice, qui rôdait autour de la voiture, s'approcha pour aider la jeune fille à monter. Celle-ci s'élançait déjà sur le marchepied, le bras soutenu par Fabrice, lorsque l'homme imposant, qui était à six pas en arrière de la voiture, cria d'une voix grossière par la volonté d'être digne :

« Restez sur la route, ne montez pas dans une voiture qui ne vous appartient pas. »

Fabrice n'avait pas entendu cet ordre ; la jeune fille, au lieu de monter dans la calèche, voulut redescendre, et Fabrice continuant à la soutenir, elle tomba dans ses bras. Il sourit, elle rougit profondément ; ils restèrent un instant à se regarder après que la jeune fille se fut dégagée de ses bras.

« Ce serait une charmante compagne de prison, se dit Fabrice : quelle pensée profonde sous ce front ! elle saurait aimer. »

Le maréchal des logis s'approcha d'un air d'autorité :

« Laquelle de ces dames se nomme Clélia Conti ?

— Moi, dit la jeune fille. »

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, livre premier, chapitre V, 1839.

Texte C

Élevé loin de la cour par sa mère, Perceval est néanmoins fasciné par un groupe de chevaliers qu'il rencontre par hasard et qui le révèle à lui-même : Perceval doit être chevalier. Pour cela, il entreprend un voyage qui est aussi une initiation chevaleresque. Il progresse à la fois dans le maniement des armes et dans le raffinement de ses qualités morales. La rencontre de la jeune Blanchefleur, dans ce passage, est l'occasion de parfaire son apprentissage. Ainsi, après avoir chevauché à travers la forêt, il parvient à une place forte. Demandant l'hospitalité que lui accorde Blanchefleur, la dame de ce lieu, il découvre une ville déserte et en ruines.

Deux nobles personnages et une jeune fille se sont alors avancés à sa rencontre. Les deux seigneurs avaient la tête chenue, mais pas au point d'avoir les cheveux entièrement blancs. Ils auraient même été dans toute la force de l'âge, pleins de verdure et de vigueur, s'ils n'avaient été accablés par le malheur. Quant à la jeune fille, elle s'avancait, plus gracieuse, plus parée et plus élégante qu'épervier ou papegai¹. Son manteau, comme sa tunique, était fait d'une étoffe de pourpre foncée, parsemée d'étoiles de fourrure grise et la garniture d'hermine n'en était certes pas râpée. Une bordure de zibeline noire et blanche, ni trop longue, ni trop large, ornait le col de ce manteau.

Si j'ai jamais décrit la beauté que Dieu a pu mettre au corps d'une femme ou sur son visage, voilà bien l'agréable occasion de le faire à nouveau, sans nulle exagération. Ses cheveux, qu'elle portait flottant sur les épaules, étaient tels qu'à les voir on aurait pu les croire – si la chose était possible – entièrement faits d'or pur, tant ils étaient d'un blond éclatant. Elle avait le front blanc, dégagé et lisse, comme fait à la main – œuvre d'un véritable artiste sculptant la pierre ou l'ivoire ou le bois. Ses sourcils étaient bruns, bien écartés l'un de l'autre ; des yeux riants et vifs, joliment fendus, animaient sa figure. Elle avait le nez droit et fin. Sur son visage, le rouge se détachant sur le blanc lui allait mieux que sinople sur argent. Pour ravir le cœur et l'esprit des hommes, Dieu avait fait d'elle la merveille des merveilles ; il n'en avait jamais fait de semblable et n'en fit jamais plus.

Quand le chevalier la voit, il la salue et elle lui rend son salut, et les deux chevaliers font de même. Alors la demoiselle, le prenant courtoisement par la main, lui déclare :

« Sans doute n'êtes-vous pas reçu ce soir, mon ami, comme il conviendrait à un noble seigneur. Mais, si l'on vous disait maintenant dans quelle situation nous nous trouvons, vous croiriez peut-être que je le dis à mauvaise intention afin de vous pousser à partir. Mais, si vous le voulez bien, restez donc et acceptez, telle qu'elle est, notre hospitalité. Puisse Dieu vous en donner une meilleure demain. »

Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal (Perceval)*, (traduit en français moderne par Jacques Ribard, Paris, Honoré Champion, 1997), fin du XII^e siècle.

¹ Oiseau apparenté au perroquet.

Document D



John William Waterhouse, *La Belle Dame sans merci*², 1893
(Huile sur toile, 112 cm sur 81 cm, Darmstadt, Hessische Landesmuseum).

² Sans merci : sans pitié. Le tableau fait référence à un poème de John Keats, dans lequel un chevalier rencontre une dame qui le mène dans sa grotte, le berce et l'endort. À son réveil, la dame est introuvable, et le chevalier erre à sa recherche. On peut y voir également une référence à « La Belle Dame sans mercy », poème d'Alain Chartier, écrit en 1424, dans lequel, face à l'insensibilité de la Dame, le jeune homme meurt de langueur.

Document E – Un corpus de phrases.

1. Le duc de Guise ne la laisse guère indifférente.
2. Cette apparition de la jeune beauté n'était pas pour déplaire aux chevaliers.
3. Les chevaliers ne veulent effrayer la jeune fille, ils ne font rien qui ne soit courtois.
4. Il semble que les compagnons du duc de Guise n'aient jamais vu une femme aussi belle que Madame de Montpensier.
5. Madame de Montpensier ne laisse indifférents ni les chevaliers, ni le duc de Guise.
6. Au moment où la comtesse lui parle, Fabrice ne l'écoute déjà plus.
7. Le maréchal des logis ne laisse qu'un seul homme pour garder les prisonniers.
8. Il n'y a personne qui égale sa beauté.
9. Le maréchal des logis ne semble pas briller par son intelligence.
10. Aucune femme n'est aussi belle que Madame de Montpensier.

Document F – Deux exercices.

Exercice 1 :

Transformez ces phrases de forme affirmative en phrases de forme négative. Variez les adverbes de négation.

1. Le Duc de Guise reconnut la rivière.
2. Les chevaliers et le Duc de Guise aperçurent les jeunes filles.
3. À la quantité des gens qui les accompagnent, Mme de Montpensier doute que ce soit le duc d'Anjou qui soit présent.
4. Le duc de Guise conduit ceux de sa suite, mais il s'égare et se trouve sur le bord d'une rivière.
5. Quelqu'un déboucha d'un petit sentier.
6. Fabrice a vu quelque chose.
7. La jeune fille est émue par sa rencontre avec Fabrice.
8. Restez toujours sur la route !
9. Les gendarmes se trouvaient partout.

Exercice 2 :

a) Ajoutez la ponctuation finale aux phrases ci-dessous.

b) Vous préciserez quel est le type de ces phrases de forme négative.

1. Le maréchal des logis n'était pas d'accord ____
Type : _____
2. Ne montez pas dans une voiture qui ne vous appartient pas ____
Type : _____
3. Cette jeune fille ne serait-elle pas une charmante compagne de prison ____
Type : _____

c) À partir de vos réponses, quelles différences faites-vous entre "type" et "forme" de phrase ?

Document G – Un écrit d'élève (orthographe et ponctuation corrigées) à partir de la consigne suivante : Si vous étiez un héros ou une héroïne, qu'est-ce que vous ne seriez pas ? Vous rédigerez un texte de sept phrases à la forme négative. Vous utiliserez des adverbes de négation variés (*pas, point, jamais...*).

Si j'étais une héroïne, je ne serais pas petite. Je serais pas peureuse non plus. Je serais pas une princesse, je n'aurais pas les cheveux longs et des robes à rubans. Je serais jamais malade, je ne serais point égoïste. Je serais pas seule. Il n'y aurait aucun endroit où je n'irais pas.